

**L'ETHIQUE SITUÉE DE DEWEY.
ÉMOTIONS, ÉTATS D'ESPRIT ET SENS
DES JUGEMENTS MORAUX
par Guillaume Garreta**

Pragmatisme et philosophie morale ne font apparemment pas bon ménage ; et on réduit souvent cette conjonction, sans vraiment se soucier de dégager les différences profondes entre les auteurs¹, à un utilitarisme plat ou inspiré (qu'aucun pragmatiste « concret » n'a soutenu). Peut-être n'y a-t-il pas là qu'une mauvaise lecture commode ; comme le dit familièrement Rorty : « Le but du jeu, en philosophie morale, c'est de trouver des principes, puis de trouver des contre-exemples aux principes du type d'en face. Les pragmatistes ne sont pas très forts sur les principes. Il n'y a pas grand chose à faire en philosophie morale si vous êtes un pragmatiste »². Il n'y a sans doute pas grand chose à faire « en » philosophie morale, si on conçoit cette dernière comme devant partir de (ou arriver à, ce qui revient au même) une liste de principes fixes qui nous guident, ou qui devraient nous guider, dans nos actions. Si John Dewey ne s'engage pas dans une telle entreprise, cela ne signifie pourtant pas que le pragmatisme qu'il défend n'ait rien à dire sur les problèmes moraux ; mais plutôt qu'il considère que la réflexion sur la morale n'est pas un champ clos et autonome (qui pourrait produire des principes et maximes substantiels). En effet, pour Dewey, la morale, ou plutôt les divers processus de « moralisation » (au sens descriptif, non-moral du terme), sont intimement liés aux conditions et aux conséquences de la conduite, et à l'incorporation dans les conduites subséquentes des « enseignements » tirés des situations précédentes ; ce qui explique qu'il puisse affirmer : « au sens large du terme, la morale, c'est l'éducation. C'est apprendre le sens de ce qu'on fait (of what we are about) et employer cette signification dans l'action »³. Or, si on conçoit l'éducation comme le processus qui vise à former des dispositions de l'intellect et de la sensibilité, on peut ainsi décrire ce qu'est la philosophie, ou ce qu'elle devrait être, si elle ne veut pas se cantonner à des discours abstraits, mais qu'elle veut faire une différence dans la pratique : elle est la « théorie générale de l'éducation »⁴. En tentant de déterminer, d'une part, la signification et la référence des jugements de valeur (et en particulier des jugements moraux), et, d'autre part, la forme que pourrait prendre une éducation morale, on se situe donc au cœur de la philosophie deweyenne. Une des grandes spécificités de cette approche pragmatiste, on le verra, est justement de ne pas disjoindre, contrairement à une grande partie de la philosophie morale contemporaine, la première de ces interrogations, d'ordre méta-éthique (qui traite de la nature et de la signification des prédicats et des énoncés moraux),

de la seconde, qui relève de l'éthique normative (en ce qu'elle s'attache à formuler les normes et les valeurs qui devraient guider nos décisions et notre conduite morales). La possibilité même, et la forme, d'une « éducation morale » sont déjà engagées dans la manière de décrire l'expérience morale et le statut des jugements de valeur produits et « pris » dans cette expérience.

Pour dessiner les contours de cette approche pragmatiste et de ses conséquences, il est très instructif d'examiner le débat qui fit rage dans les années 1940 et 1950 en théorie morale, autour des conceptions dites « émotivistes » ou « non-cognitivistes » défendues par certains positivistes logiques et leurs successeurs ; ces conceptions semblent a priori les plus éloignées de l'idée qu'il pourrait y avoir quelque chose comme une éducation morale qui pourrait faire l'objet d'un discours ou d'une analyse philosophique, puisqu'ils considèrent qu'il n'existe aucune méthode rationnelle permettant d'appuyer des conclusions éthiques. Dewey, dans ce débat, était à l'inverse perçu comme un « intellectualiste » soutenant qu'on pouvait appliquer aux contextes et aux problèmes moraux des « méthodes » expérimentales semblables à celles qui avaient cours en science. La discussion s'est centrée sur le statut des termes éthiques, des jugements moraux et des jugements évaluatifs. Elle a été lancée par la parution des ouvrages d'Ayer, *Language, Truth and Logic*, en 1936, et de Dewey, *Theory of Valuation*, deux ans plus tard. Ils ont été publiés dans la même collection, celle des empiristes logiques, dirigée par Carnap, l'*Encyclopédie Internationale pour la Science Unifiée* ; et le débat méta-éthique vigoureux entre émotivistes et deweyens s'est poursuivi pendant près d'un quart de siècle. Il ne s'agit pas que d'un obscur épisode ayant mis aux prises des conceptions éthiques désuètes, bonnes pour les manuels d'histoire de la philosophie. En effet, d'une part, le non-cognitivismisme éthique, peut-être considéré un peu trop rapidement comme mort et enterré (suite aux arguments « sémantiques » de Geach (1965)), est un courant actuellement en pleine renaissance, représenté par exemple par Alan Gibbard (et les « néo-expressivistes »), Simon Blackburn (et les « projectivistes »). Et la forme très particulière de « réalisme » quant aux qualités morales défendu par Dewey, si elle présente des analogies avec celles de certains « réalistes moraux anti-théoriques »⁵ contemporains (dont le principal représentant est sans doute McDowell), fournit surtout des ressources à ceux qui souhaitent échapper aux apories de l'opposition traditionnelle entre réalisme et anti-réalisme (voir Putnam, 2002 et 2004). D'autre part, derrière (ou dans) le débat entre émotivistes et pragmatistes sur le statut des termes, des jugements et des standards moraux, c'est bien de la possibilité d'une « morale comme éducation » qu'il s'agit, du rôle que peut jouer l'expérience dans l'analyse et la

signification des jugements de valeur, et de la compréhension de la vie et du discours moraux ordinaires. Enfin, l'intérêt de ce débat est également de montrer que les divergences entre conceptions éthiques rivales reposent bien souvent sur des désaccords plus profonds sur la nature des « états mentaux », la fonction de l'intériorité et le statut de l'individu appelé à être le sujet moral. Dewey, en explicitant (et en critiquant) ce soubassement implicite chez ses adversaires, montre comment le pragmatisme ne saurait dissocier théorie de la signification, philosophie de l'esprit et analyse des pratiques normatives d'une reconstruction de l'éthique...6

1 / Voir sur ce point l'utile correctif que constitue l'article de M. Girel dans ce numéro.

2 / « A Talent for Bricolage. An Interview with Richard Rorty », *The Dualist*, 2, 1995.

3 / *Human Nature and Conduct*, mw. 14.194 [voir ci-après la bibliographie pour les abréviations] (nous soulignons).

4 / *Democracy and Education*, mw. 9.338.

5 / Voir Ogien (1999) p. 58 sq.

6 / Certaines sections de la présente étude sont reprises (avec des modifications) dans une version plus étendue, à paraître (« De quoi parlent les jugements de valeur ? Dewey face à l'émotivisme », dans Frédéric Brahami (dir.), *Les affections sociales*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté).